

7) Perdus en forêt

Rien de plus pénible que de se perdre en forêt ! Mais il y a perdu et perdu ! Ceux qui circulent régulièrement en forêt se sont, pour la plupart d'entre eux, déjà égarés pendant quelque temps, finissant tout de même par retrouver leur chemin après avoir tourné en rond. Cette expérience est désagréable, même quand elle dure peu de temps. On est tout d'abord furieux contre soi et, ne sachant pas combien de temps la situation va durer, peu à peu l'angoisse gagne, surtout quand la mésaventure se déroule en pleine forêt, loin de tout lieu habité. On ne peut s'en prendre qu'à soi-même quand on est seul, mais quand on est en groupe le contexte est différent et des désaccords peuvent survenir ! Une fois le chemin retrouvé, on reconstitue les événements qui nous ont conduits à une telle erreur, on se promet que l'on ne s'y fera plus reprendre et, l'expérience aidant, on devient plus prudent et on apprend à être plus attentif aux détails de l'environnement. Il arrive pourtant que des personnes aguerries se perdent à nouveau, mais elles finissent le plus souvent par se retrouver par elles-mêmes, jurant encore que c'est bien la dernière fois qu'elles se font « piéger ».

Les pièges sont en effet nombreux, en voici quelques uns parmi les plus classiques :

Le plus fréquent consiste, lorsqu'on suit un petit sentier forestier, à obliquer sans s'en rendre compte, en s'engageant dans un « faux sentier » qui peut être une simple « coulée » fréquentée par les tapirs, ou tout simplement une zone du sous-bois, particulièrement éclaircie, où la vue porte un peu plus loin. C'est aussi en contournant un gros arbre écroulé sur le chemin que l'on peut se perdre. On apprend vite qu'il faut contourner l'obstacle en passant du côté du pied de l'arbre, et non pas du côté de la cime écroulée au sol. En effet, quand un arbre s'abat, il peut en faire tomber d'autres, selon le principe des dominos, si bien que le détour « côté chute », est généralement beaucoup plus long et plus complexe que le détour « côté pied ». Quand on est seul, le mieux est de laisser des traces bien visibles derrière soi, par exemple en marquant le sol de la pointe de sa chaussure, en écartant les feuilles mortes, ou bien en cassant des petites branches. Il est ainsi toujours possible, si la voie est infructueuse, de revenir à son point de départ et d'en rechercher une nouvelle. Quand on est à plusieurs, le plus simple est qu'une seule personne parte en avant et que les autres attendent sur place, à portée de voix, jusqu'à la découverte du passage.

Dans certains cas on est amené à quitter provisoirement le sentier pour aller à quelques dizaines de mètres sur l'un des côtés. Il est alors prudent de contrôler à la boussole la direction vers laquelle on s'éloigne. Mais au retour, surtout quand le sentier est peu marqué, il arrive de le traverser sans s'en rendre compte. Après avoir parcouru une certaine distance, la question se pose alors de savoir (1) si le sentier se trouve encore devant, et s'il faut persévérer dans la même direction, ou (2) si on l'a déjà traversé, sans le voir, et s'il faut rebrousser chemin. Mais dans tout les cas, dès que l'on prend conscience que l'on est perdu, il faut garder à l'esprit que le point où l'on se trouve n'est pas très éloigné du sentier. Ce point ne devra plus être quitté sans marquer de façon bien visible les itinéraires que l'on va prendre pour tenter de se retrouver. Si la direction est mauvaise, il faut toujours revenir à ce point et tenter une nouvelle voie, la pire des solutions étant de partir vers l'avant, sans revenir à ce point.

Il arrive également de se perdre en explorant un cours d'eau ! A priori on peut penser qu'en le suivant dans une direction, il suffit de revenir dans la direction inverse pour retrouver le point de départ. Cela est vrai quand on part en remontant le sens du courant, mais pas toujours dans le sens de la descente ! Les petits ruisseaux forestiers sont souvent encombrés de chablis, ou bien certaines parties sont marécageuses, obligeant à passer fréquemment d'une rive à l'autre pendant l'exploration. En descendant dans le sens du courant, il peut arriver de ne pas repérer

un affluent se jetant sur la rive opposée, surtout quand son embouchure est masquée par un chablis. Au retour, si l'on a changé de rive et que l'on se trouve sur la berge correspondant à cet affluent, on peut le confondre avec le cours principal et continuer dans une mauvaise direction. C'est pourquoi, surtout en situations isolées, il est toujours utile de contrôler son itinéraire à la boussole, même de façon approximative.

Pendant la journée, on a surtout une vision de l'environnement à contre-jour, alors que de nuit, seuls les premiers plans sont bien éclairés par la lampe frontale, les objets plus éloignés se perdant assez vite dans l'obscurité complète. Les repères changent et il faut être particulièrement attentif aux détails proches. Si l'on doit quitter le chemin, il faut le faire avec un maximum de précautions pour éviter de se perdre. Mais si l'on est seul, sans lampe de secours, la moindre panne, ou tout simplement la fin d'une batterie, peuvent devenir critiques. On peut bien tenter alors d'avancer à tâtons, quand la lune est visible, que le sentier est bien marqué, et que le chemin à parcourir n'est pas trop long, mais le plus souvent cela est impossible à faire et il n'y a plus qu'à attendre les secours ... ou la fin de la nuit.

La solution de laisser derrière soi le fil d'un topofil permet à la fois de mesurer les distances parcourues, mais aussi de retrouver son chemin avec plus de sécurité. Il faut cependant tenir compte du fait qu'un gros animal, comme un tapir, peut se prendre dans le fil, le casser, et en entrainer une extrémité à quelque distance de l'itinéraire initial. Au retour, on aura des difficultés à retrouver l'autre extrémité. Quand on marque son chemin au topofil, il faut relever le fil assez haut et l'attacher à intervalles réguliers autour des petits arbres. Cette technique est surtout utilisée dans les zones éloignées, et il est fortement conseillé de retirer les fils, assez rapidement, pour éviter que des oiseaux, ou des tortues (une fois le fil tombé au sol) ne s'y embrouillent et finissent par mourir.

L'arrivée du GPS a permis de s'orienter avec une grande précision, ce qui a bien amélioré les conditions de circulation en forêt, surtout quand il s'agit de se déplacer dans des régions reculées et inhabitées. Encore faut-il emporter son GPS avec soi quand on décide de faire une toute petite sortie en forêt, considérée au départ comme « facile ». Il est arrivé que, pour satisfaire un besoin naturel, des novices s'éloignent de quelques dizaines de mètres du campement et ne retrouvent le chemin du retour qu'avec beaucoup de difficultés !

Traditionnellement, les peuples vivant en forêt marquent leur itinéraire, quand ils circulent hors des sentiers, en pliant ou en cassant des branchettes, ou bien en entaillant l'écorce des arbres au sabre. Mais tout dépend de la distance laissée entre ces marques, car si elles sont trop espacées les unes des autres, les personnes non entraînées risquent, au retour, de les manquer et de se perdre. A la station des Nouragues nous avons proscrit le marquage des troncs par entailles car, répété trop souvent dans le même secteur, cela risquait d'abimer les arbres ou de faciliter une infestation par des champignons. Les seules marques autorisées sont les étiquettes fixées sur les arbres des parcelles d'étude, à l'aide d'un clou en aluminium ou en acier inoxydable, ou bien celles qui sont attachées aux arbrisseaux, le long des layons et des sentiers. Chacun disposant d'une carte, d'une boussole et d'un talkie-walkie, il est quasiment impossible de se perdre si l'on reste dans la zone d'étude et si l'on observe les consignes de sécurité. Pourtant, malgré ces précautions, plusieurs personnes se sont déjà égarées. Le risque n'est pas anodin car le site est isolé de toute zone habitée et, s'il prenait l'idée à quelqu'un de partir droit devant lui, il pourrait parcourir, en marchant dans certaines directions, plusieurs centaines de kilomètres avant de rencontrer une route ou un village. Encore faudrait-il qu'il progresse en ligne droite, ce qui est impossible à faire sans instruments. En effet, à l'exception des quelques heures où le soleil est bas, en début de matinée et fin d'après midi, on apprécie difficilement sa position exacte au travers des nuages et de la canopée.

Parmi les diverses consignes données aux nouveaux-venus, il en est une, s'ils sont complètement perdus, qui est de ne plus bouger, de prendre leur mal en patience et d'attendre l'arrivée des secours. En effet, malgré toutes les précautions prises, il faut tenir compte d'une défaillance possible du matériel, mais surtout des oublis, des négligences, et souvent, chez certaines personnes, d'un excès de confiance acquise après seulement quelques jours passés dans l'environnement « rassurant » du camp. Cet excès de confiance peut d'ailleurs se transformer rapidement en panique qui se substitue alors à tout raisonnement rationnel comme le montrent les quelques anecdotes suivantes.

L'épisode Gérard Prost

En dehors de l'assassinat de Capi et Domingo, en 2006, l'épisode « *Gérard Prost* », 15 ans plus tôt, a été l'événement le plus traumatisants de tous ceux vécus aux Nouragues, autant pour l'intéressé et sa famille que pour la communauté des chercheurs ; et il aurait pu se terminer de façon dramatique. Gérard Prost, enseignant à l'Institut Universitaire de formation des maîtres de Cayenne, ami de Daniel Sabatier et de Michel Grimaldi, leur avait demandé de les accompagner aux Nouragues au cours d'une mission brève que ces derniers avaient organisée pour réaliser des études pédologiques. Bernard Riéra, qui faisait partie de cette mission, m'a rapporté une partie des faits détaillés ici. Six autres personnes se trouvaient également sur place : Desmo et Wemo Bétian, techniciens de la station, le cinéaste Alain Devez, occupé à tourner un film sur la régénération forestière, Peter Van der Meer, Patrick Jansen et Lidewy Van Katwyk, étudiants Hollandais (je ne devais arriver à la station qu'une semaine plus tard). Il m'a paru plus réaliste de présenter les faits sous forme de deux écritures différentes, l'une pour relater les faits concernant Gérard Prost, à partir de son propre récit (*en caractères différents*), et l'autre, en caractères courants, pour ceux vécus par les personnes présentes sur le camp, ou venues à son secours.

* *
*

Jour J0 (mercredi 27 février 1991)

L'hélicoptère arrive en fin de journée avec à son bord Daniel Sabatier, Michel Grimaldi, Bernard Riéra et Alain Devez.

Gérard Prost et trois étudiants hollandais sont arrivés la veille, à Saut Pararé, par la pirogue conduite par Desmo et Wemo Bétian. Tous les six, ainsi que le matériel et le ravitaillement sont transportés par hélicoptère, le 27 février, de Pararé au camp Inselberg des Nouragues.

Première soirée au camp. Le séjour commence mal pour Gérard Prost dont les cordes de son hamac cèdent pendant son sommeil. Il finira sa nuit sur le plancher du carbet.

Alain Devez, assisté de Desmo et Wemo Bétian travaille au tournage d'un film sur la régénération forestière.

Peter Van der Meer, Patrick Jansen et Lidewy Van Katwyk, les trois étudiants hollandais, s'installent pour un séjour de trois mois. Ils vont étudier la dynamique forestière. Peter et Patrick continueront par la suite leurs travaux aux Nouragues (thèse).

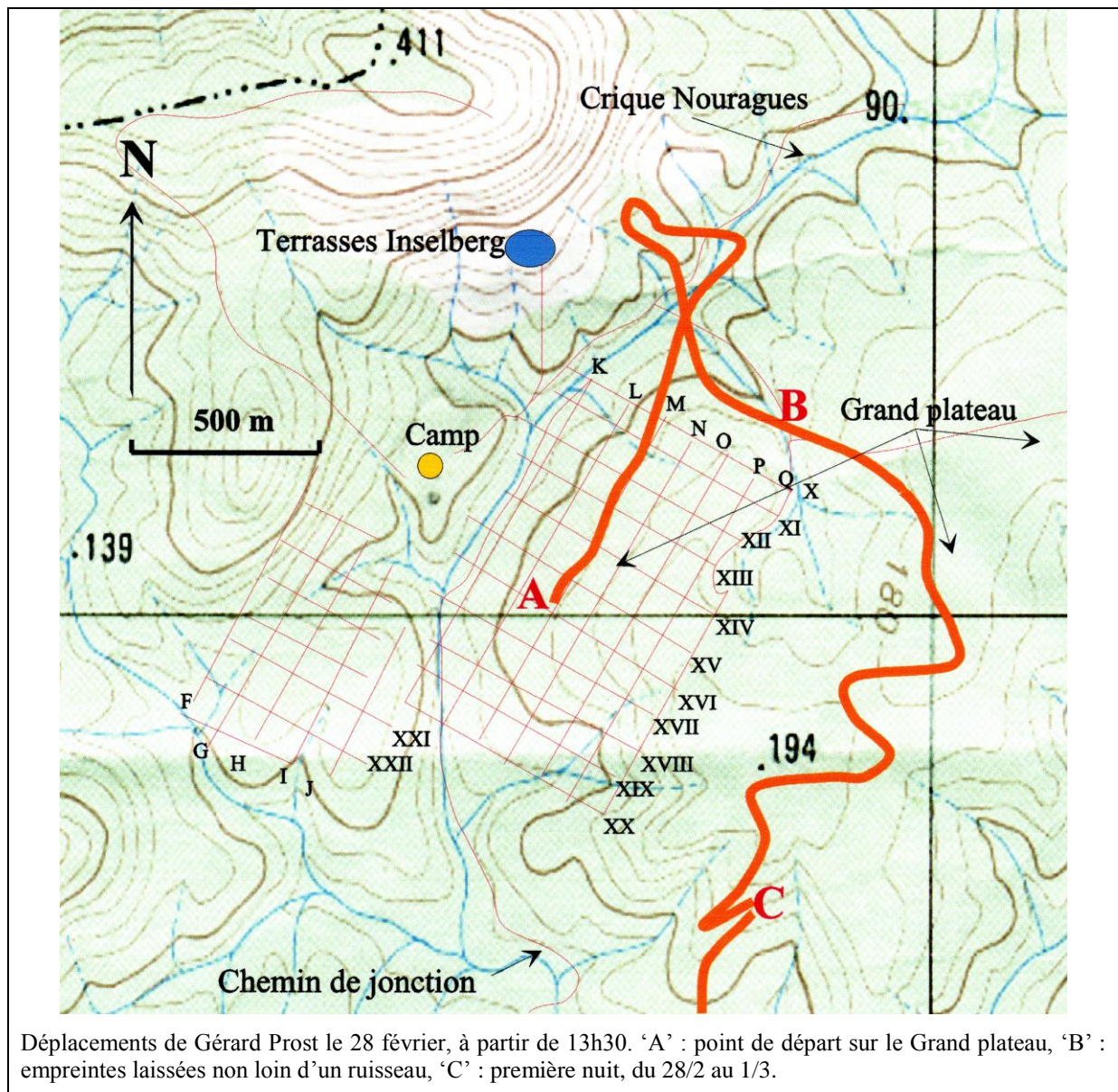
Daniel Sabatier, Michel Grimaldi et Bernard Riéra sont venus faire des études sur les corrélations entre pédologie et végétation.

Jour J1 (jeudi 28 février 1991)

Daniel Sabatier, Michel Grimaldi, Bernard Riéra et Gérard Prost partent sur le Grand Plateau faire des observations pédologiques.

Après avoir circulé sur le layon 'XII' et fait quelques prélèvements à la tarière, ils continuent sur le layon 'M'. Vers 13 heures ils font un repas léger en 'M', au niveau du croisement avec le layon 'XVI' (point 'A' sur la carte).

Gérard Prost se sent fatigué et veut rentrer au camp. Ses compagnons proposent de le raccompagner, mais il refuse, ne voulant pas « être un boulet ». Après lui avoir remémoré l'itinéraire, qui est très simple, ils le laissent partir, mais Bernard Riéra le suit des yeux pour vérifier que tout va bien. S'apercevant que Gérard Prost sort du layon et s'en va dans une mauvaise direction, il vient le remettre sur la bonne voie. Devant son insistance il le laisse à nouveau partir seul, en lui rappelant, encore une fois, le chemin à suivre. Il est environ 13h30.



Bernard Riéra rejoint ses collègues et tous les trois continuent leurs prélèvements pédologiques, jusqu'à environ 15h15.

Gérard continue le long du layon 'M'. Arrivé au niveau du layon 'XII', il ne le voit pas et le traverse sans s'en apercevoir. Il continue le long du 'M', puis abandonne ce layon et arrive jusqu'à la crique qu'il remonte un moment le long de sa rive gauche. A un certain niveau il aperçoit un tronc mort traversant le cours d'eau. Il traverse la crique en l'empruntant et commence à escalader la colline qui se trouve devant lui, pensant qu'il s'agit de celle où se trouve le camp. Ne trouvant rien, il redescend vers la crique, toujours hors sentier. C'est là, d'après son récit, que son « rythme de marche se précipite ». Il traverse le layon 'Rive Droite', qui longe la crique, mais ne veut pas le suivre, préférant retraverser la crique et retourner sur le grand plateau où il va errer un certain temps en dehors de la zone layonnée. Il traverse le petit ruisseau descendant de la 'Pinotière perchée' (Desmo et Wemo trouveront ses traces pendant la nuit, point 'B' sur la carte), puis il dérive vers l'ouest du grand plateau.

Daniel, Michel et Bernard arrivent au camp vers 15h30 et se rendent compte que Gérard Prost n'y est pas. Ils retournent sur le Grand plateau, le long du layon XII et appellent, sans résultats. Bernard remonte au camp et demande à Desmo d'aller chercher vers le chemin de jonction, jusque vers les cambrouzes (ce chemin relie Pararé, en bordure de la rivière Arataye, au camp Inselberg). Pendant ce temps, il va sur les terrasses de l'inselberg d'où il appelle. Daniel et Michel, qui continuent à patrouiller sur le grand plateau entendent très bien les appels de Bernard, appels qui portent assez loin puisqu'ils sont émis à partir d'un point haut dominant la forêt.

Gérard n'entend pas les appels lancés depuis les terrasses de l'inselberg par Bernard, alors qu'ils sont bien distincts pour Daniel et Michel qui sont sur le grand plateau ! Cette « surdité » aux appels est peut être due au stress ?

Les recherches se poursuivent jusque vers 21 heures pour Bernard, Daniel et Michel, mais Desmo et Wemo continuent encore une partie de la nuit. Ils découvrent des empreintes de pataugas laissées dans une pente argileuse (point 'B'). D'après eux, il s'agit, d'après la forme de la glissade, pointe du pied dirigée vers l'avant, d'une trace laissée par « quelqu'un qui n'a pas l'habitude de marcher en forêt », donc par Gérard Prost, puisque personne d'autre n'est passé récemment par là. Ils reviennent au camp en milieu de nuit.

Le soir, Gérard décide de passer la nuit au pied d'un arbre, se calant entre ses racines. (point 'C' localisé approximativement sur la carte). Il a, avec lui, son petit sac à dos et une petite cape en plastic. Il est en short, chemisette et pataugas, et n'a ni nourriture, ni lampe, ni couteau, ni briquet. Il a froid et, en plus des piqures d'insectes, sa position est inconfortable. D'après son récit,

il est encore persuadé que, le lendemain matin, il réussira à retrouver le camp et qu'il rejoindra ses compagnons pour le petit déjeuner.

Jour J2 (vendredi 1^{er} mars 1991)

Au matin, dès l'ouverture des services de « Radio Départementale », la Gendarmerie et l'ORSTOM sont prévenus des faits par radio.

Gérard se remet en route à 7 heures, manque de perdre ses lunettes, mais les retrouve, et arrive vers 9 heures à la crique où il s'abreuve abondamment. Il y laissera des traces qui seront trouvées deux jours plus tard (point 'D' sur la carte). Il prend alors réellement conscience qu'il est perdu et décide d'attendre là les secours.

Un hélicoptère est envoyé aux Nouragues, avec deux légionnaires du 3^{ème} REI de Régina, dont le Sergent-chef Bourgeois. Ce dernier organise aussitôt une réunion, de façon à faire le point sur la situation et les moyens disponibles sur place (cartes, talkies ...).

Après une heure d'attente Gérard change d'avis, s'imaginant, probablement sous l'effet du stress, que personne ne pourra le retrouver à cet endroit. Il décide de « s'en sortir tout seul ». Il compte descendre cette crique (crique Nouragues) qui doit logiquement se jeter dans la rivière Arataye. Il compte ensuite descendre cette rivière, qu'il avait empruntée avec Desmo et Wémo trois jours plus tôt, le mardi 26 février. La remontée en pirogue lui avait paru courte (un peu plus d'une heure), et il estime qu'il aura vite fait de redescendre à la nage, jusqu'à l'embouchure de l'Arataye dans l'Approuague. Lors de son voyage en pirogue, il avait bien remarqué qu'il y avait un peu de trafic sur l'Approuague (barges d'orpailleurs), mais rien sur l'Arataye. C'est pourquoi il veut descendre cette rivière jusqu'à son embouchure. Il oublie totalement que l'on est en train de le chercher.

Il racontera plus tard qu'il était préoccupé depuis longtemps par ce « fantasme » (se retrouver seul en forêt), et qu'il expliquait à ses élèves « *ce qu'il faut faire quand on est perdu en forêt* ». Manifestement il nourrissait depuis longtemps cette idée de réussir à s'en sortir tout seul en forêt et on s'est toujours demandé si, plus ou moins inconsciemment, il n'avait pas cherché à se perdre ? Personne ne comprendra sa conduite, peut-être déclenchée sous l'effet du stress ?

Il commence donc, vers 10 heures, à descendre la crique Nouragues, dont la profondeur varie entre 20 et 80 cm. Sa progression est lente car le lit du ruisseau est encombré de vieux troncs morts et de chablis.

Dans l'après midi, une équipe entreprend d'encercler le grand plateau par un fil de topofil. Pour cela ils longent le sentier « Rive Gauche », remontent le layon XX, passent par le layon Q, redescendent par le X, et rejoignent le XII en suivant la crique.

Gérard arrive à l'embouchure de la crique Nourague sur la rivière Arataye après environ 4 heures de marche (point 'E' sur la carte). Il retire alors ses chaussures et son short,

qu'il met dans son sac à dos, et commence la descente de la rivière Arataye. Il est près de 15 heures.

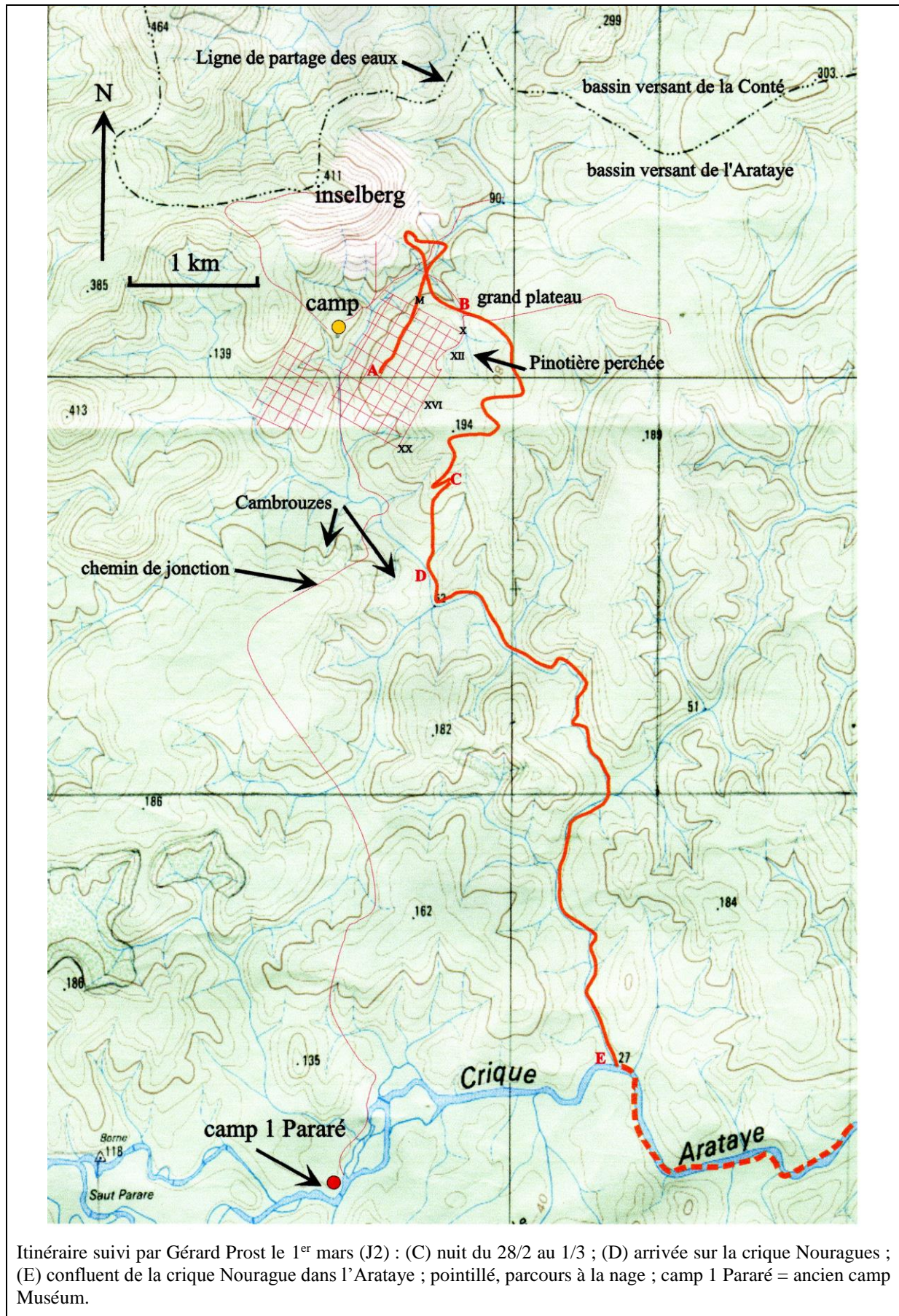
A Cayenne, Thésy Prost, l'épouse de Gérard, n'est prévenue des faits que vers 14 heures. Marc Lointier, Directeur de l'ORSTOM, décide d'affréter un hélicoptère le jour même, pour envoyer trois personnes de cet organisme, qui connaissent bien la forêt (Georges Elfort, Charles-François et Palmot), ainsi que Thésy Prost. Ils partent donc à Rochambeau mais, après trois heures d'attente, l'hélicoptère n'arrive qu'à 18h30, car il est passé aux Nouragues pour y déposer des gendarmes. Il est trop tard pour partir et ils devront attendre le lendemain matin.

Gérard parcourt à la brasse coulée des sections de quelques centaines de mètres, se fixant toujours un objectif (branche, tronc mort, roche) où il reste quelques minutes à se reposer. Pendant cette descente il se meurtrit les jambes et les bras en se cognant sur les bois morts immergés.

Deux autres légionnaires et quatre gendarmes ont été déposés aux Nouragues dans l'après-midi. Deux de ces gendarmes sont attachés à la Gendarmerie de Régina, les deux autres font partie du peloton d'intervention spéciale.

Gérard s'arrête de nager « bien avant la nuit », ayant trouvé un gros tronc, assez plat, émergeant de l'eau. Il s'y allonge et y passera sa deuxième nuit en forêt mais, cette fois-ci, sans souffrir des insectes, ni du froid (la rivière restitue une partie de la chaleur accumulée pendant la journée, la température de l'eau étant d'environ 26°C). Il dort mal, sa position est inconfortable et il est hanté par l'idée de tomber dans l'eau pendant son sommeil.

Aux Nouragues les recherches prennent fin vers 22 – 23 heures.



Itinéraire suivi par Gérard Prost le 1^{er} mars (J2) : (C) nuit du 28/2 au 1/3 ; (D) arrivée sur la crique Nouragues ; (E) confluent de la crique Nourague dans l'Arataye ; pointillé, parcours à la nage ; camp 1 Pararé = ancien camp Muséum.

Jour J3 (samedi 2 mars 1991)

Tout le monde est levé de bonne heure. Les trois techniciens de l'ORSTOM et Thésy Prost arrivent aux Nouragues par l'hélicoptère d'Héli-Inter.

Après avoir passé 13 heures sur son tronc, Gérard s'élançait à nouveau dans la rivière. Il est 7 heures. Il ne s'attendait pas à ce que le trajet soit si long ! Il se trouve soudain devant les sauts Japigny dont il avait oublié l'existence. Il hésite à passer tête ou pieds en avant mais, bien souvent, les passages difficiles se font « indépendamment de son choix ». Son sac à dos, plein d'eau, est parfois poussé par le courant, par-dessus l'une de ses épaules.

L'hélicoptère de la Gendarmerie arrive et survole la région, à basse altitude, annonçant, par un puissant mégaphone, « Gérard, nous te cherchons, dirige-toi vers la crique ».

Le médecin de la Légion (Aspirant Tarouel), arrivé la veille sur les lieux, fait un aller retour à Cayenne en hélicoptère pour aller chercher du matériel de réanimation, oxygène, perfusions, etc...

D'autres renforts arrivent. Il y aura en tout 25 personnes mobilisées à la recherche de Gérard : 9 légionnaires, 4 gendarmes, 3 techniciens de l'ORSTOM, et les 9 personnes (chercheurs, techniciens et étudiants) qui étaient déjà présentes sur le camp.

Gérard n'entend pas les vols d'hélicoptères, il est déjà trop loin de la zone des recherches.

Le Sergent pense qu'il y a de fortes chances pour que Gérard soit toujours dans le secteur d'où il a disparu (M -XVI). A partir de ce point, un fil de topofil est déroulé en « escargot », formant une spirale de plus en plus éloignée du point de départ. Pendant ce temps d'autres petites équipes patrouillent dans le secteur.

Bernard Riéra et un légionnaire Polonais font une grande boucle, en laissant derrière eux un fil de topofil, en limite des bassins versants de l'Arataye et de la rivière Conté. Ils cherchent, ainsi, à éviter que Gérard ne s'engage dans le bassin versant voisin. C'est à cette occasion qu'ils découvriront le « Canion », ancien lit fossile creusé dans la latérite, où persistent quelques « marmites de géants ».

Toutes les équipes parcourant la forêt sont en contact avec le camp, par talky-walky, d'où le Sergent-chef Bourgeois coordonne les opérations. Chaque heure, deux coups de fusil sont tirés depuis le camp, également depuis le sommet de l'inselberg, où Peter Van der Meer et un légionnaire sont de faction, mais aussi par chacune des équipes qui patrouillent.

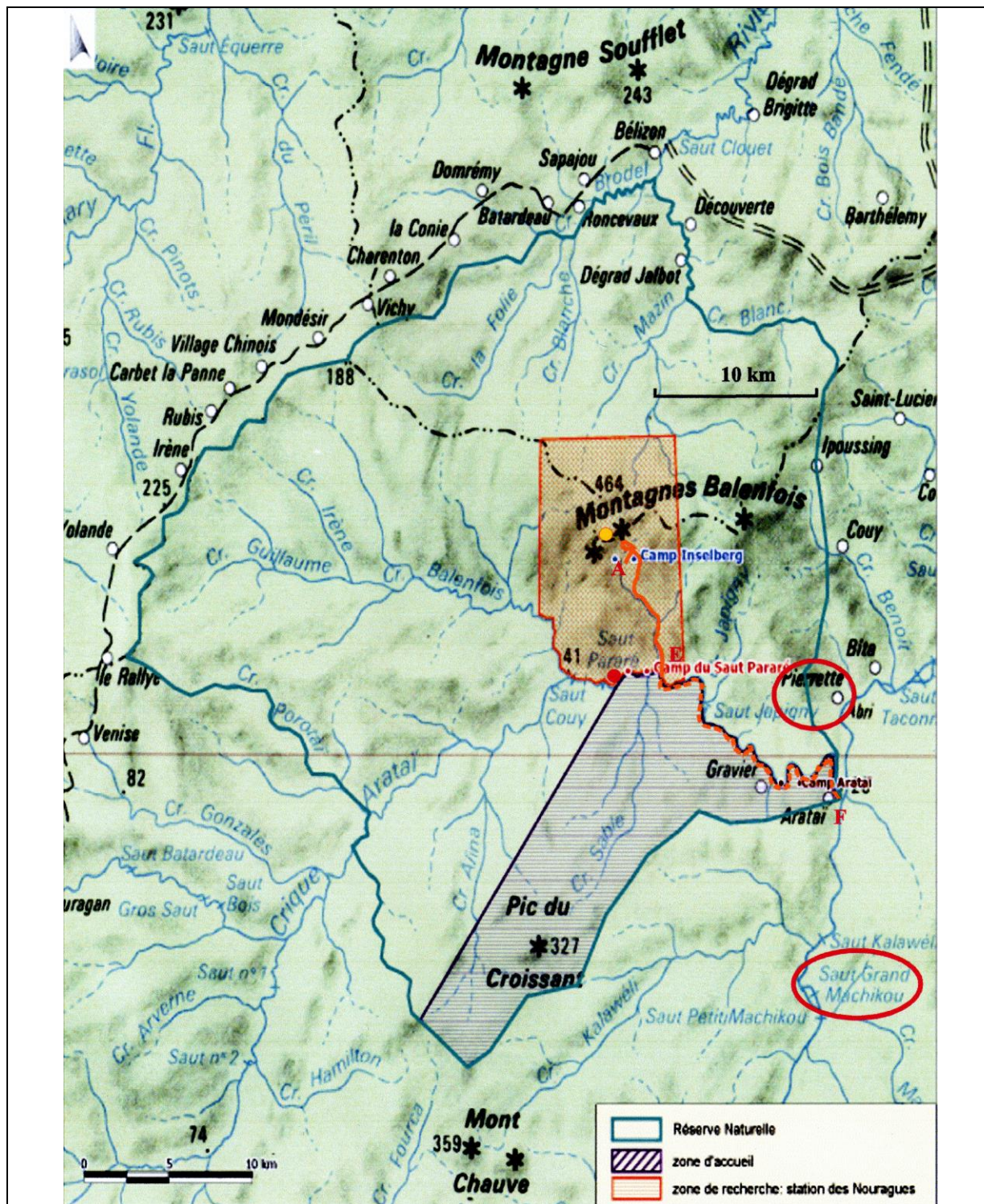
Gérard, qui nage depuis longtemps, se met à frissonner, « même après une minute de nage » ce qui l'inquiète beaucoup. Il persévère encore à nager, tout en frissonnant et, soudain, il se rend compte qu'il vient d'arriver à l'embouchure de l'Arataye. Cela faisait 8 heures et demie qu'il nageait. Il étale ses affaires pour les faire sécher et s'endort sur un petit banc de sable.

Trois quart d'heure après il est réveillé par le bruit d'une pirogue. Il se lève, gesticule, appelle, et se fait repérer. Les piroguiers, deux brésiliens (Narcicio, habitant de Régina,

et un autre homme), doivent remonter l'Approuague jusqu'au Saut Grand Machicou pour « visiter » une barge d'orpailleurs. Ils donnent à Gérard des vêtements secs, du pain beurré et du café bien sucré. Gérard n'avait rien mangé depuis son pique nique du 28 février, soit plus de 52 heures plus tôt. Il s'endort dans le fond de la pirogue. Alors qu'ils ont rejoint la barge des orpailleurs, un ULM amphibie passe au dessus d'eux. Les Brésiliens lui font des signes pour qu'il se pose. Ils demandent au pilote d'aller prévenir que Gérard Prost a été retrouvé, mais il refuse, prétextant que des touristes l'attendent plus haut !

Au camp Nouragues, les équipes rentrent à la nuit, l'espoir de retrouver Gérard s'amenuise.

La pirogue redescend l'Approuague de nuit, les deux hommes commençant par chasser à la lampe frontale en explorant les rives. Ils s'arrêtent au lieu dit 'Pierrette', quelques kilomètres en aval de l'embouchure de l'Arataye, pour dormir dans l'ancienne demeure en bois, toujours debout, construite lors de la première ruée vers l'or à la fin du 19^{ème} siècle (voir chapitre 2, p xx).



En pointillé rouge, cheminement parcouru à la nage par Gérard Prost, le long de la rivière Arataye, jusqu'à son embouchure dans l'Approuague. Les lieux-dits 'Saut Grand Machikou' et 'Pierrette', sur l'Approuague, sont cerclés de rouge.

Jour J4 (dimanche 3 mars 1991)

Tôt le matin, six groupes sont formés. Ils décident, à partir du point où Desmo et Wémo avaient détecté une empreinte de pas (jour J1, le 28 février), de dérouler des fils en étoile,

délimitant des secteurs de 15°. Régulièrement, ils placent une étiquette indiquant « Gérard, Camp », avec une flèche indiquant la direction à suivre.

Les Brésiliens descendent le fleuve Approuague avec Gérard. Ils s'arrêtent en chemin auprès d'une seconde barge et y resteront une grande partie de la journée, en compagnie des orpailleurs.

Bernard Riéra est accompagné d'un autre légionnaire, Américain celui-ci, qui, contrairement à celui de la veille, « se débrouille très bien en forêt et a un sabre bien affûté ! ». Ils prennent le chemin de jonction en direction du saut Pararé, puis, au niveau de la pinotière, obliquent vers l'est, de façon à retrouver la crique Nourague. La pluie se met à tomber en milieu d'après midi, alors qu'il n'avait pas plu depuis le jour **J0**. Ils arrivent à la crique en fin de journée.

Les Brésiliens ne reprennent la descente du fleuve qu'en milieu d'après midi.

Le groupe formé par Georges Elfort, Desmo et un gendarme a fait une large boucle sur le grand plateau, après avoir dépassé la 'pinotière perchée' et descendu vers l'ouest, en direction de la crique. Il pleut toujours et il fera bientôt nuit ; ils décident de rejoindre le groupe de Bernard. C'est là que Georges Elfort trouvera une empreinte de pas en bordure de crique, puis beaucoup d'autres en aval.

La pirogue arrive à Régina vers 18 heures, sous une pluie battante. Gérard va se présenter à la Gendarmerie qui prévient aussitôt la Gendarmerie de Cayenne, la Préfecture, le camp de la Légion...

Le Sergent Bourgeois ordonne aux groupes de Bernard et de Georges Elfort de bivouaquer sur place, en attendant le lendemain matin. Ils n'ont ni nourriture, ni matériel de couchage, et Bernard, comme à son habitude, est en bottes et slip de bain. Connaissant la topographie des lieux, il estime qu'il est préférable de remonter la crique et de rejoindre le 'chemin de jonction' qui la traverse, à environ 1 km plus haut. Le Sergent maintient ses ordres. Le gendarme et le légionnaire sont prêts à s'y soumettre, mais Bernard, Georges Elfort et Desmo décident de suivre leur propre plan, laissant le choix aux deux autres de dormir sur place ou de les suivre, ce qu'ils vont finalement faire.

Le petit groupe parvient à retrouver le chemin de jonction qu'ils commencent à remonter en direction du camp, sans éclairage. Assez vite, ils aperçoivent Daniel Sabatier, Michel Grimaldi et Peter Van der Meer qui étaient partis à leur rencontre avec des lampes et de la nourriture.

Au moment où ils arrivent au camp, la Station des Nouragues est informée par radio que Gérard est retrouvé.

Nous avons eu conscience que l'on était passé tout prêt d'une catastrophe. Gérard Prost, âgé de près de 60 ans au moment des faits, avait réussi à marcher en puisant sur ses réserves, mais il aurait pu se noyer, avoir un accident, une faiblesse ... et mourir loin de l'endroit où on le recherchait. Son corps n'aurait jamais été retrouvé, et tout le monde avait à l'esprit la disparition de « l'explorateur » Raymond Maufrais, en 1950.

La Légion avait décidé d'arrêter les recherches le 3 mars, et ce n'est que grâce aux traces retrouvées le dernier jour par Georges Elfort, indiquant que Gérard Prost avait descendu la crique Nourague, qu'un sursis avait été accordé. D'autres moyens étaient alors aussitôt envisagés, par le fleuve, avec l'affrètement d'une pirogue par l'ORSTOM. En cas d'insuccès,

la famille de Gérard Prost était prête à continuer les recherches en faisant intervenir des personnes privées. Il est probable que, s'il n'avait pas été retrouvé, nous nous serions vus dans l'obligation de mettre fin aux activités de la station des Nouragues qui, à l'époque, n'en était qu'à ses débuts.

Autres mésaventures ...

A la suite de cette mésaventure je préparais des émetteurs radio de secours et chaque nouvel arrivant aux Nouragues s'en voyait confier un pour la durée de son séjour. La consigne, en cas de problème, était de le mettre en marche et d'attendre à proximité, de préférence sur un point haut, afin que le signal radio porte le plus loin possible. Cette technique a permis de retrouver plusieurs étudiants égarés, mais elle exigeait la présence, sur le camp, de personnes habituées à la pratique du « radio-tracking ».

Il faut également tenir compte des situations particulières : par exemple, un petit groupe peut faire une courte excursion, muni d'un talky-walky, mais pour des raisons diverses, l'une des personnes peut vouloir revenir au camp. Seule, sans talky-walky, boussole, carte, émetteur radio, elle risque de se perdre, même si le chemin qui reste à faire n'est pas long. Le cas s'est produit à plusieurs occasions mais, heureusement, les personnes impliquées ont toujours attendu que l'on vienne les rechercher. Il faut savoir que les appels en forêt ne portent pas très loin quand ils sont émis en sous-bois (tout au plus 150 à 200 m). Pour se faire entendre, il est préférable de rechercher un arbre ayant des grands contreforts plats ('acabas') et d'en frapper un violement, avec une grosse branche morte. Les bruits sourds se propagent mieux en sous-bois et de tels signaux peuvent porter à plus de 500 m.

Quand la personne égarée est équipée d'un talky-walky, la solution est simple, il suffit de lui demander de décrire, dans la mesure du possible, l'environnement où elle se trouve et la direction qu'elle avait suivie avant de se perdre, puis de venir la rechercher en appelant.

Pourtant, à une occasion, les secours ne furent pas immédiats. Il s'agissait d'un étudiant, assez sûr de lui, qui voulait toujours montrer qu'il était plus fort et plus malin que les autres. Un jour, il s'égara en amont de la crique Nourague, dans une zone assez marécageuse appelée « Grande Pinotière ». Il avait oublié sa carte et sa boussole, mais, heureusement, avait avec lui son émetteur radio de secours et son talkie-walkie. Le soir venu, n'arrivant pas à se retrouver, il prévint le camp. Il pleuvait, tout le monde était fatigué, et la seule indication qu'il donnait était qu'il « y avait beaucoup d'eau autour de lui ». Rassurés sur son état physique, les résidents de la station décidèrent de n'aller à sa recherche que le lendemain matin, si bien qu'il passa toute la nuit sous la pluie. Il fut retrouvé grâce à son émetteur radio, par Desmo et Wémo qui, à partir de ce jour, débaptisèrent la 'Grande Pinotière' pour l'appeler 'Pinotière Grand Couillon'.

La situation est beaucoup plus préoccupante quand la personne n'est pas rentrée au camp à la nuit et que son talkie-walkie reste muet. Le cas le plus inquiétant fut celui d'un étudiant qui avait oublié d'emporter avec lui sa carte, sa boussole, et sa balise radio. Il avait bien pensé à prendre son talkie-walkie avec lui, mais il avait oublié d'en recharger la batterie. Perdu sur le Grand Plateau, il fit le raisonnement suivant : Puisqu'il se trouvait sur un plateau, il n'avait qu'à circuler toujours à la même hauteur, sans descendre ni monter ; il finirait bien, ainsi, par en faire le tour et croiser le chemin qui l'avait conduit jusque là ! Il partit donc, droit devant lui, suivant une ligne de niveau imaginaire.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte du site pour se rendre compte que ce raisonnement, probablement inspiré sous l'effet de l'affolement, ne tient pas debout. Suivre une courbe de niveau peut conduire à faire plusieurs dizaines de kilomètres avant de revenir au même point.

En outre, il est extrêmement difficile de conserver la même altitude sans utiliser un clinomètre.

Les gendarmes de Régina, avertis par radio, me répondirent qu'ils n'intervenaient plus avant 48 heures de disparition effective. En effet, d'après les dernières expériences vécues dans le Département, La Gendarmerie avait constaté que la majorité des personnes égarées en forêt se retrouvaient toutes seules dans les 48 heures. N'étaient dorénavant considérées comme réellement perdues, que les personnes n'étant pas revenues après ce laps de temps.

Ils eurent raison et l'étudiant arriva au camp en fin de journée, après avoir passé une nuit et deux jours en forêt. En errant dans le secteur, il avait fini par croiser un sentier qu'il suivit jusqu'à la zone layonnée, d'où il retrouva le chemin du camp.

D'une façon générale il est fréquent que des personnes se perdent en forêt et la presse guyanaise en fait régulièrement état. Quelques individus ont d'ailleurs pu, dans les quelques années passées, rechercher une certaine notoriété publique en se « perdant » plus ou moins volontairement. Mais dans la majorité des cas il s'agit de personnes réellement perdues, qui sont retrouvées dans les jours suivants. Il faut savoir que, dans ce type d'environnement, il est impossible de mourir de soif ou de froid et qu'un organisme en bonne santé peut supporter un jeûne de près d'une semaine. Mais au-delà de cette durée, sans nourriture d'appoint, de graves problèmes surviennent. Les personnes habituées à la forêt sont capables de reconnaître certains fruits et graines comestibles, et celles qui sont équipées d'un sabre peuvent toujours couper des palmiers wassay (ou pinot), ce qui est assez facile à faire, pour en manger le bourgeon terminal (chou-palmiste). Outre ces aliments, les Saramacas conseillent, si l'on est perdu depuis longtemps, de manger des jeunes pousses de *Costus*. D'après eux, cela évite la fatigue et les douleurs articulaires (probablement dues aux avitaminoses qui surviennent). D'ailleurs, dès qu'ils ont à faire une marche un peu longue en forêt, ils prélèvent quelques jeunes tiges de *Costus* émergeant de terre, en épluchent l'écorce, et les laissent macérer dans la bouteille d'eau qu'ils emportent avec eux.



Costus sp, reconnaissable à sa tige en spirale

Moukou-moukou (*Montrichardia arborea*)

Depuis que l'orpaillage clandestin s'est développé en Guyane, il arrive que des Garimperos se perdent en cherchant à joindre un site éloigné. Le cas s'est présenté quatre fois aux Nouragues où les résidents ont vu arriver quelqu'un, perdu depuis longtemps, que son parcours avait amené à croiser la zone layonnée. La première fois que cela est arrivé, il s'agissait de deux Brésiliens partis des montagnes Tortues pour rejoindre Cacao. Ils s'étaient trompés de bassin versant, erraient depuis 11 jours et n'avaient plus de cartouches depuis une semaine, donc rien

à manger. Arrivés dans le secteur des Nouragues, ils furent tout d'abord stupéfaits de voir que tous les arbres portaient une étiquette en aluminium ! Deux chercheurs travaillaient tranquillement dans les quadrats, se croyant seuls et, quand les deux Brésiliens les rencontrèrent, tout le monde s'enfuit, chacun de son côté. Finalement l'un des deux hommes se présenta au camp où il fut nourri. On lui proposa de le ramener à Cayenne par le prochain hélicoptère mais, craignant les gendarmes, il préféra reprendre sa marche. Les résidents lui fournirent alors des provisions et lui indiquèrent le chemin à suivre pour rejoindre la rivière. Quelques jours plus tard, en remontant l'Arataye en pirogue, nous retrouvions un « radeau »⁽¹⁾ dérivant dans un saut !

Plus récemment un Brésilien égaré se présenta au camp, portant avec lui une biche qu'il venait de tuer. Il pensait, ainsi, se faire bien accueillir ! Les résidents lui indiquèrent le chemin à suivre pour retrouver sa voie, mais il revenait tous les soirs, arguant qu'il n'avait pas réussi. Finalement il resta sur place quelque temps, se rendant utile par quelques menus travaux, jusqu'à ce qu'une pirogue puisse le conduire à proximité des camps d'orpaillage illégaux situés sur l'Approuague. C'était un clandestin, sans papiers, ce qui mettait les résidents de la station dans une situation délicate.

Un cas étonnant nous fut rapporté par Capi⁽²⁾, piroguier de la Réserve des Nouragues au camp d'écotourisme Arataye. Il vit, un jour, se présenter un Brésilien qui lui demanda où se trouvait la direction de Cayenne. L'homme était seul, n'avait qu'un sabre, et portait dans son dos un petit katouri, hotte de vannerie, contenant un minimum d'équipement. Capi lui expliqua qu'il fallait descendre la rivière Arataye, puis le fleuve Approuague, jusqu'à Régina et, de là, prendre la route jusqu'à Cayenne. Mais le Brésilien lui répondit qu'il voulait éviter Régina, craignant d'y rencontrer les gendarmes. Capi lui indiqua donc, approximativement, la direction de Cayenne, qui se trouve à environ 100 km à vol d'oiseau. L'homme le remercia, traversa la rivière à la nage, et continua son chemin.

Seules des personnes ayant passé toute leur vie en forêt sont capables de telles prouesses, mais les Brésiliens illégaux n'ont pas forcément tous une telle expérience. Il est possible que certains d'entre-eux, moins familiarisés à la forêt tropicale, aient définitivement disparu car, une fois perdus, personne n'est prévenu et aucun secours n'est organisé.

D'après plusieurs témoignages, les *garimpos* perdus en forêt se dirigeraient en se fondant sur le bruit des pompes monitor dont le bruit sourd porte à plusieurs kilomètres.

⁽¹⁾ Il s'agit en fait d'un objet sommaire fabriqué avec des tiges de « Moukou-moukou » (*Montrichardia arborescens*, voir photo), plante de la famille des Aracées, assez fréquente sur les bords des rivières et dans les zones marécageuses. Les tiges, creuses et tendres, d'environ 8 à 10 cm de diamètre, sont attachées entre elles avec une ficelle ou une liane, de façon à former un cadre de 80 cm de côté. La personne s'y introduit, le maintenant sous les bras, et se laisse flotter.

⁽²⁾ Capi et Domingo, tous deux piroguiers et charpentiers de la Réserve des Nouragues, furent assassinés le 16 mai 2006 par des clandestins Brésiliens, au camp Arataï (voir chapitre 6).